

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6 f »
Six mois 3 f »
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Extérieur

Un an 8 f »
Six mois 4 f »
Trois mois 2 f »

PETIT PANAMA

A LA VERRERIE OUVRIÈRE!

MANIGANCES DES GUESDISTES!



PETIT PANAMA

Il y a bougrement besoin qu'avant d'entrer dans le vif de ce que je vais dire, je donne quelques explications, afin que nul n'y voie du débinage, mais simplement ce qu'il y a : un lessivage.

Pour mieux me faire comprendre, un petit parallèle : Y a des républicains anti-panamitards qui ont les chéquards en horreur.

A ceux-là, peut-on nier leur qualité de républicains ?

Je ne le pense foudre pas !

De même, on aurait rudement tort de me supposer un adversaire ou un dénigreur de la Verrerie Ouvrière, tout uniment parce que je vais signaler les tripotages de toute sorte que, sous son couvert, se sont permis les politiciens.

Et d'abord, pour fixer les responsabilités, y a besoin qu'aussi rapidement que possible, j'esquisse l'historique de la Verrerie Ouvrière :

C'est Rochefort qui, grâce aux cent mille balles de Madame Dembourg, donna corps à l'idée de monter une Verrerie pour terminer d'une façon moins désastreuse la grève de chez l'affameur Rességuier.

Hélas, ces cent mille francs ne suffisaient pas pour édifier une usine !

Où trouver le complément ?

Pour répondre à cette interrogation il se forma illico deux camps : d'un côté, le clan des politicards guesdites, qui voulaient ne créer qu'une vulgaire coopérative, dont les bénéfices auraient servi à leur propagande électorale ;

Dans l'autre camp se groupèrent toutes les corporations ouvrières, syndicats et coopératives, qui aspiraient à édifier un embryon de société future, d'allure le plus communiste possible ; et, dès l'abord, il fut posé en formel principe que les bénéfices ne seraient pas employés à la propagande électorale, ni à aucune forme de propagande politique, mais uniquement à la propagande sociale et révolutionnaire.

Et chaque camp s'activa !

Les politiciens, considérant comme acquis à leur projet les cent mille balles de Madame Dembourg, tentèrent de trouver le surplus des fonds. Mais ils firent chou-blanc et ne récoltèrent pas un radis, car leur influence, circonscrite au terrain électoral, est bougrement négative dans les milieux populaires

où on est socialos pour de vrai et où on marche crânement pour la Révolution.

De leur côté, les syndicats se grouillaient : leur tentative était d'autant plus audacieuse qu'ils avaient fait leur deuil des cent mille francs de Madame Dembourg. N'importe, pleins d'ardeur et d'initiative, forts de leur conviction et de leurs espoirs, ils emmanchaient la tombola à quatre sous le billet. Et le succès leur venait !

Jusque-là, les verriers de Carmaux avaient flotté entre le ziste et le zeste : iraient-ils à la VERRERIE AUX VERRIERS des guesdistes, ou à la VERRERIE OUVRIÈRE des corporations ?

Les verriers de Carmaux, — au moins les plus influents, — étaient inféodés aux socialos politicards. Ils n'eussent pas mieux demandé que de rester avec les guesdistes, autant par sympathie d'idées et de personnes que parce qu'ils étaient un brin hypnotisés par les cent mille balles de Madame Dembourg.

Malheureusement pour eux, de ce côté, pas un sou ne rentrait ! La caisse sonnait toujours le creux et rien ne faisait prévoir qu'il y ait mèche de dénicher les billets de mille nécessaires.

Ce fut un sacré désastre ! Le comité politicard, en désespoir de cause, se résigna à casser sa pipe.

Restait donc le Comité des corporations.

Les chefs verriers allèrent à lui, — de bien mauvais gré ! Il fallut bougrement de temps et des sommations réitérées pour obtenir d'eux l'adhésion formelle au principe de la Verrerie Ouvrière. Ce fut dur, nom de dieu ! Mais ils y vinrent par force, parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Ici, une petite parenthèse : au cours de cette tartine, chaque fois que je parle « des verriers », il faut bien entendre que je ne vise que les seuls meneurs : Baudot, Charpentier, Aucouturier, Gidel et quelques menus autres.

Ce sont ceux-là qui ont engrené les discordes actuelles (le renvoi des quatre camaros de la Verrerie) et la raison principale réside justement dans le désaccord qu'il y a entre les théories qu'ils professent et celles que, par la force des choses, ils se sont trouvés obligés de faire semblant d'accepter.

Il est de toute évidence que la masse des verriers est hors de cause et ne doit pas être rendue responsable de leurs manigances.

Ceci dit, je boucle la parenthèse et je reprends :

L'accord hybride étant fait entre le Comité des corporations et les verriers, restait à faire rappliquer, en masse, la belle galette.

Le Comité, — au moins une bonne part de ses membres — aurait voulu laisser les députés à l'écart ; mais, certains ayant fait remarquer que « les élus » voyagent à l'œil et que leurs noms, collés sur une affiche de réunion, attirent les badauds, il fut convenu qu'on s'en servirait comme d'utilités.

Mais les députés, qui n'avaient pu digérer l'échec de leur VERRERIE AUX VERRIERS ne marchèrent pas ! Il faut toutefois en excepter Jaurès, Gérault-Richard et les députés allemands.

Le Comité opéra donc presque seul : en quelques mois, grâce à l'initiative des groupements syndicaux et coopératifs, y eut plus de cent cinquante mille balles de ramassées.

Puis, à la période d'effervescence, succéda une période d'accalmie.

Le comité, craignant de ne pouvoir donner le coup de collier final, envisagea, avec bougrement de regret, la nécessité où il allait être de faire à nouveau appel aux députés. Cette fois encore, ils montraient leurs pieds nickelés et faisaient la sourde oreille et si la situation de leur copain Jaurès n'eût pas été en jeu, il est plus que probable qu'ils n'auraient rien voulu savoir. Malgré tout, ils promirent leur concours en renaudant, — et ils ne se firent pas faute de poser des lapins !

Les bons bougres de province qui, à certains jours, comptèrent prendre un bol d'éloquence parlementaire furent de la revue ; presque toujours, au dernier moment, le ténor annoncé expédia un télégramme pour dire que les durillons qu'il avait aux fesses l'empêchaient de prendre le train.

Turellement, à la suite des excuses, y avait le boniment de circonstance sur le dévouement du député au popolo, pour qui il se déclarait prêt à se faire couper en trente-six morceaux.

Malgré tous ces mic-macs, tant bien que mal, le pognon rentrait !

Enfin, vint le moment où, la construction de l'usine étant assez avancée, on décida de l'inaugurer afin de donner un regain d'activité aux souscriptions.

Dès lors, les députés n'eurent plus de durillons !

D'autre part, les meneurs verriers trouvèrent le joint pour prendre leur revanche : n'osant inviter, au nom de la Verrerie, tous leurs amis politiques, ils les invitèrent au nom du Syndicat des Verriers.

Le Comité des corporations, furieux de voir que le bénéfice moral de toute son action allait être chapardé par les politiques, fit venir Jaurès et le chargea de signifier à ses copains que si, le jour de l'inauguration, ceux-ci tentaient d'exploiter la Verrerie au profit de leurs papottages politiques, il casserait le morceau et démontrerait que, dans l'édification de la Verrerie, les guesdistes n'ont même pas été la mouche du coche.

Jaurès s'engagea bien, mais de telle façon qu'il ne fallait pas être bien malin pour prévoir que la Verrerie Ouvrière était désormais détournée de son but social pour ne devenir que ce qu'avaient rêvé les collectos.

En effet, malgré toutes les explications qui eurent lieu, entre les délégués du Comité des Corporations parisiennes et Jaurès, Gérault-Richard et les administrateurs de la Verrerie, à Albi même, — deux heures encore avant la solennité d'inauguration, — la fête fut : non l'apothéose des prolos s'émancipant par leur effort, mais le triomphe burlesque des politiques qui exultaient d'autant plus qu'ils étaient à l'honneur sans avoir été à la peine.

Encore un coup, le popolo venait de tirer les marrons du feu pour ces merles-là !

—o—

Nous venons de voir les politicards, un coup la Verrerie édifiée, manœuvrer en roublards pour accaparer cette œuvre à laquelle ils ne se sont pas contentés de faire grise mine, mais qu'ils ont, pendant de longs mois, combattue sourdement.

On les a vu, à la veille de l'inauguration, quand le succès se dessinait, consentir à marcher.

Mais, même à ce moment, qu'ont-ils apporté à la Verrerie ?

Ici encore ils ont posé de sacrés lapins aux verriers !

Ils ont fait risette aux pauvres bougres et, pour s'éviter de sortir leur porte-braise de la poche, ils ont fourré leur mouchoir par dessus, ... et quelques-uns ne se sont pas bornés au mouchoir !

En thèse générale, y a même de prouver que, partout où fleurissent les agglutinations de collectos, non seulement il n'y a pas eu de récolte de galette mais il y a eu débinage de la part des guesdistes qui ont ainsi entravé et neutralisé les tentatives du comité d'action.

Pour qu'il n'y ait pas d'erreur, je cite quelques exemples :

A Milhau où l'agglomération millavoise du Parti Ouvrier fait florès, son secrétaire accepta d'organiser une conférence au profit de la Verrerie. Lorsque tous les frais furent faits, affiches et tout le tralala, un télégramme arriva au Comité disant : « Y a rien de fait ! Que le conférencier reste chez lui ! »

A Montluçon, le larbin de Dormoy refusa d'organiser une conférence si l'orateur du Comité n'était pas accompagné de deux députés guesdistes de première marque.

A Lille, même tabac ! Là, on voulait Guesde. Guesde promit, — selon ses nobles habitudes il ne tint pas sa promesse et se fit remplacer par Chauvin-le-fusilleur.

Tout ça n'est encore que de la gnognotte, des mesquineries tellement plates qu'il est inutile d'y insister !

Voici qui est plus carabiné : à Montluçon le Parti Ouvrier avait pris à l'œil pour quelques milliers de francs de tickets. Pendant quatre mois, pas de nouvelles de la galette ! Pour la faire rentrer le Comité d'action organisa dans ce patelin une conférence qui, entrées et collecte comprise, produisit la somme de 700 francs.

Le Parti Ouvrier encaissa la somme et, quelques jours après, on écrivit au Comité que les campagnes électorales guesdistes ayant fortement obéré la caisse, il faudrait considérer comme paiement des tickets pris, quatre mois avant, les 700 francs recueillis à la réunion.

Le Comité y trouva un cheveu ! Il en informa Jaurès qui, lui aussi, fut bougrement épaté du procédé.

Quant au reste de la somme, elle est encore à venir !

A Lille, dès le début de la tombola, Poulet, un guesdite de dessus le panier, qui a dernièrement remporté une veste à la foire électorale de Dunkerque, prit 2.500 francs de tickets pour le compte du syndicat de la métallurgie.

Pendant six mois, pas de nouvelles du Pou-

let, — encore moins des 2,500 balles ! Le comité inquiet lui expédia un délégué spécial, auquel le Poulet déclara que devant passer par Paris pour aller à l'inauguration de la Verrerie, il en profiterait pour venir verser 2,000 francs.

Le Poulet ne rata pas de se pavaner à l'inauguration de la Verrerie, mais foutre, il oublia de passer à la caisse.

À Albi, on rappela son oubli à ce merle. En bon candidat, il promit...

Et la couleur de sa galette est encore inconnue.

Sûrement, quand les Dunkerquois apprendront ça, ils renauderont de ne pas avoir expédié leur Poulet à l'Aquarium, — il y ferait si belle figure !

D'autre part, à l'époque où les députés socialistes trouvèrent profitable de faire risette à la Verrerie, le Groupe socialiste de la Chambre se fit envoyer 3,000 francs de tickets qui lui furent expédiés et qui, assurément, étaient placés d'avance.

Qu'ils aient été placés, c'est dans les choses possibles ! Par contre, pour ce qui est du versement, macache bono : les 3,000 francs n'ont pas été aboutés !

Y a foutre pas à s'en épater : les types étant habitués à voyager gratis, à soiffer à la buvette au grand œil et à entrer dans les Congrès ouvriers sans y être délégués, y a rien de drôle à ce qu'ils aient supposé que, pour leurs fioles, les tickets de la Verrerie étaient gratuits.

Et ce sont ces cocos-là qui se posent en fondateurs de la Verrerie !

Zut alors ! Ils ont rien du culot ces saltimbanques !

—o—

Puisque nous y sommes, à chacun son lot ; voici pour les radicaillons :

La Dépêche de Toulouse, que les administrateurs de la Verrerie semblent avoir prise pour moniteur officiel — puisque c'est dans le gilet d'un de ses rédacteurs qu'ils ont récriminé, après avoir refusé d'entrer en pourparlers avec les prolos d'Albi, — avait, dès le début, réclamé 12,000 francs de tickets, assurant leur placement.

La Verrerie s'inaugura et La Dépêche s'y fit mousser !

La tombola se tira et La Dépêche n'avait rien versé !

Enfin, un beau matin, — après le tirage, — ce quotidien radigaleux réexpédiait pour 11,000 francs de tickets et, en même temps, aboutait un billet de mille.

Y aurait bougrement à gueuler après La Dépêche ! Seulement, quand on songe qu'elle, au moins, a casqué son billet de mille, tandis que les matadors du guesdisme ont fait leur petit Panama, il vaut mieux ne pas trop appuyer sur la chanterelle !

—o—

Et maintenant, concluons :

J'en ai assez dégoisé pour démontrer que, outre le magot de la mère Dembourg, c'est uniquement grâce aux gros sous des prolos que les Verriers d'Albi ont édifié la Verrerie.

Quant à la triste besogne des socialistes-politicards, — dont tout ce que j'ai relaté ci-dessus donne un aperçu, plutôt atténué qu'exagéré, — il est inutile d'y insister davantage.

C'est un écoëurement !

Et alors, une fois qu'on sait tout ça, le scandale de la Verrerie d'Albi s'éclaire d'un jour nouveau ; le renvoi des quatre camarades apparaît aux yeux des plus incrédules ce qu'il est réellement : un des incidents de la revanche des guesdistes qui, déçus dans leur dada de Verrerie aux Verriers, triomphent actuellement à la Verrerie Ouvrière, — en y faisant des salauderies, — grâce à leurs amis qui s'en trouvent les maîtres.

Sur ce, il ne reste plus qu'à tirer la morale, — et la morale de cette histoire est tout plein commode à tirer : si la politique et les politiques avaient été exclus de la Verrerie avec la même rigueur que ce bon bougre de Platon mettait à expulser les poètes de sa répu-

blique, le bon accord n'aurait pas été troublé.

Cette constatation n'est pas nouvelle, nom de dieu!

Mais ce qui serait bougrement nouveau, — et bougrement chouette aussi! — c'est que le populo se décide à en faire son profit et s'avise enfin de se garer de la politique et des politiciens, pire que de la peste noire!

Le Pacte de Famine

Les désastreux résultats de l'accaparement du blé se font sentir un peu partout.

Et le populo ne groume pas!

Ah, si seulement nous étions aussi énergiques et marioles, pour résister aux avaros sociaux, que le sont les richards pour tenir tête au même danger, nous serions bougrement plus à la hauteur que nous ne sommes!

Les richards n'ont pourtant guère de moelle, eh bien! ils en ont encore plus que nous.

Quand, pour se faire mousser, les radigaleux ont mis en avant ce couillon d'impôt sur le revenu, les gros bandits financiers se sont démenés rudement et les crocodiles du Sénat, qu'on se figurait être empaillés, ont fait preuve de plus de nerf que tous les braillards duradilisme et du socialisme à la manque.

Le danger était cependant bien mesquin; qu'aujourd'hui pour demain on nous colle l'impôt sur le revenu et les richards n'enseront pas plus pauvres d'un rouge liard.

N'importe, ils ont fait front à ce danger imaginaire et ils ont réussi à foutre en capilotade le ministère Bourgeois et, pour qu'il n'en soit plus question, ils ont acheté aux enchères, comme un goret en foire, le jean-foutre Doumer et l'ont embarqué pour l'Indo-Chine, avec de gros revenus à la clé.

Et nous, bon populo, que faisons-nous pour éviter les avaros qui nous pleuvent sur le râble?

Rien!

On courbe l'échine et on reçoit l'averse, sans même avoir la jugeotte de nous procurer un pépin.

L'augmentation du prix du bricheton équivaut au plus faramineux des impôts qu'on puisse nous administrer.

C'est comme si, dans les vingt-quatre heures, les bouffe-galette de l'Aquarium nous servaient un milliard d'impôts nouveaux.

Et, parce que cet impôt nous est escroqué d'une façon tout à fait indirecte, sou à sou, on le supporte avec une patience de foireux!

C'est pitoyable, mille tonnerres!

—o—

Jusqu'ici, y a encore que des patrons qui aient rouspété, à propos du pacte de famine.

Ce sont les patrons boulangers de Lodève. Ne pouvant, à cause de la taxe municipale du pain, continuer à faire leur petit benef en vendant le pain au prix fixé, ils se sont fichus en grève.

Ah, si le populo avait eu seulement le même nerf que les patrons de Lodève, le pacte de famine n'existerait plus!

Y avait qu'une seule chose à faire: refuser de payer l'augmentation du pain, l'exiger au prix ancien.

Et, au lieu de s'en prendre au boulanger qui n'est qu'un intermédiaire, innocent de l'accaparement, s'entendre avec lui pour tenir tête aux accapareurs.

Il aurait fallu, — et il faudrait encore, mille dieux! — que, dans chaque quartier, les bons bougres s'unissent pour organiser la résistance aux accapareurs.

Le grand malheur, qui fait la faiblesse du populo, c'est que nous sommes une poussière humaine sans cohésion.

Ainsi, à Paris, on est empilés dans des boîtes à six étages, dont les murs, malgré leur minceur, nous isolent bougrement: on a les mêmes besoins, souvent les mêmes idées, et parce qu'on perche l'un sur le palier du cinquième, l'autre sur le palier du sixième, on s'ignore mutuellement.

Ça fait la balle aux chameaucrates!

Les bandits en profitent pour nous voler à tire-larigot, nous opprimer et nous exploiter à l'extrême.

Ce qui, justement, a fait la force du populo dans les périodes révolutionnaires, c'est que les bons bougres sortaient de cet isolement idiot et voisinaient tant et plus; on liait connaissance, on entrait en relations suivies, d'étage à étage, de maison à maison, de rue à rue.

Et foutre, y a pas à tortiller: tant que cette vie sociale, des rues et des quartiers n'aura pas repris son intensité, nous resterons dans la panade.

—o—

Pour en revenir au pacte de famine, j'ai déjà eu l'occasion de signaler qu'en France les bandits qui l'ont emmanché ce sont les gros charognards des moulins de Corbeil.

Ces monstres-là forment la plus abominable des associations de malfaiteurs qu'on puisse imaginer.

Et foutre, y a pas à gueuler simplement après les juifs: cette association de malfaiteurs est panachée de youpins et de fervents chrétiens.

Quand il s'agit de commettre un crime social, les capitalos sont tous de la même religion!

Or, ce qui augmente la crise, c'est que l'accaparement s'est opéré d'un bout du monde à l'autre: dans l'Ouest des Etats-Unis, il s'est formé un syndicat de crapules, au capital de 780 millions de francs, qui a acheté en secret toutes les récoltes de blé du Nouveau-Monde. Ce syndicat est composé de puissants malfaiteurs qui ont centralisé dans les dépôts des chemins de fer du nord-ouest des Etats-Unis quelque chose comme 500 millions de francs de blé.

D'autre part, un syndicat de crapules anglaises se formait, au même moment, à Liverpool, histoire de faire concurrence aux capitalistes de Chicago. Ce syndicat a, lui aussi, acheté des montagnes de blé qu'il a emmagasinées.

Et c'est grâce à ces crapuleries internationales que nous payons le pain cher, — et il ne faut pas désespérer:

Y a des chances pour qu'on nous le fasse payer encore plus cher!

Les capitalos de Paris, de Liverpool et de Chicago sont d'abominables fripouilles qui, pour récolter quelques milliards, n'hésiteront pas à faire crever de faim le populo du monde entier.

Reste à savoir si nous serons assez moules pour nous laisser assassiner sans rouspéter?

CHOUETTES RÉUNIONS

A Paris, toute la semaine dernière, y a eu une riche défilade de réunions. A toutes, les inquisiteurs d'Espagne ont été flagellés, et, à toutes, la police de Barthou a tenu à prouver que la R. F. n'est jamais en retard quand il s'agit d'être malpropre.

A Reims, samedi dernier, chic réunion, salle Vanny. Sur les 400 personnes présentes y avait une centaine de socialo-chrétiens.

Le copain Philippe expose le non-sens de la famille, de la patrie et de la religion dans la société actuelle. Et cela, aux applaudissements de toute la salle qui sent que dans la pourriture actuelle y a que gâchis et mensonges.

Un démocrate chrétien demande la parole et ne trouve rien à répondre au camarade Philippe qui lui demande, après l'avoir assis, s'il est content de ses explications.

Puis, le copain Bertrand crosse les politiciens et démontre que la couleur ne fait rien à la chose: tous sont malpropres!

Les petites légumes du guesdisme, craignant que quelques-uns de leurs soldats n'aillent à la réunion — ce qui serait bougrement dangereux, — avaient lancé une convocation pour la même heure, afin que nul des leurs n'ait envie de savoir ce que veulent les anarchos.

Pour boucler la soirée, on a goulé quelques chansons galbeuses et on s'est séparés contents.

A Marseille, dimanche, a eu lieu une réunion au sujet de l'Inquisition Espagnole. La salle était archi-coniblé et plus de 500 bons bougres n'ont pu y trouver place.

Le camarade Calazel a lu les lettres racontant les tortures infligées aux malheureux innocents de Barcelone et sa lecture était, à chaque instant, interrompue par des clameurs d'indignation.

Quelques citoyens, de différentes écoles socialistes, ont pris la parole après le copain Cheylan qui, dans un pallas rupin, a étalé toutes les iniquités que le populo endure dans la société actuelle.

A la sortie, les bons bougres ont traversé la ville en chantant la Carmagnole et en huant l'Inquisition et le monstre Canovas.

— Jeudi, salle Francœur, les copains de la Belle-de-Mai avaient organisé une nouvelle réunion.

Les compagnons Louis Gros, Cheylan et Marcelin, arrivant de Port Saint-Louis où ils ont donné une série de conférences, ont pris la parole.

Les frangins ont jaspiné du péril clérical et de la superstition patriotique.

Y avait une floppée de conscrits dans la salle et les fistons n'ont pas été les derniers à applaudir.

— Samedi, les marchands et revendeurs ambulants, poissonniers, des quatre-saisons et camelots ont fait une réunion pour gueuler contre l'arrêté municipal qui les réduit à la famine. Y avait environ quinze cents personnes.

Pendant plus d'une heure le copain Marcelin a tenu le crachoir et il a démontré que, tant qu'il y aura des dirigeants, ce sera toujours le même fourbi et que c'est un sacré leurre que de se fier à la protection des pouvoirs publics. Les socialos politicards de Marseille prouvent par leurs agissements qu'ils exécutent le populo autant que n'importe quel opportunard ou radigaleux.

Les pauvres malheureux poissonniers qui se voient réduits à la misère noire et qui ont presque tous de 60 à 70 ans, ont applaudi ferme le camaro.

Et quand le conseiller cipal, délégué aux emplacements, est entré dans la salle, ça n'a été qu'une huée générale et une clameur s'est élevée, — en patois comme de juste: « Tous les conseillers cipaux sont des voleurs! »

Puis, c'est aux cris de vive l'anarchie que la séance a été levée.

A Romans, la conférence donnée par Broussouloux a eu lieu devant une salle comble.

Malgré qu'il soit encore patraque, le copain a développé pendant près de deux heures en quoi consiste l'idée de la grève générale et il a été compris et applaudi.

Ensuite, Broussouloux a crossé ferme le quart-d'œil, qui faisait un nez plus long qu'un poivron. Ce sale mufle a d'ailleurs mérité cet abattage: n'a-t-il pas été cramponner le camaro qui, à moitié clampsé, ayant 41 degrés de fièvre, ne savait ce que cette bourrique lui voulait. Pour un peu, il aurait fallu que les infirmiers prennent le balai.

Au total, riche après-midi de propagande!

EN BANLIEUE

Crétinerie et exploitation

A Saint-Denis, la frocaille se démène dur et ferme; en ces temps de mistoufle carabinée les ensoutannés redoublent de bonnes œuvres et, afin de rester dans la tradition, ils ont leurs pauvres, et, pour prouver combien ils sont bons à leur égard, ils les rabattent, en partie, sur une usine spéciale, toute parée pour les recevoir.

Pour entrer dans ce baigne, — il n'est pas nécessaire d'avoir des chiées de certificats; une seule chose est indispensable: une lettre signée d'un raticchon.

C'est comme qui dirait un certificat de soumission et de résignation que le charognard d'église décerne à son pauvre.

Une fois dans ce baigne, on se croirait dans une chapelle; au milieu il y a une statue raticchonnesque qui semble dire: « Esclaves, prenez patience, le royaume des taupes vous attend! »

Nom de dieu, faut bien qu'ils prennent patience, les prolos de cette boîte, car pour ce qui est de prendre du ventre ils peuvent se brosser!

Les femmes ne gagnent que de vingt-cinq à trente sous par jour et les hommes une moyenne de cinquante sous à 3 fr. 50, pour douze heures de boulot. Quant aux charretiers, ils arrivent à se faire 25 francs par semaine, mais aussi, mince de coton! les pauvres bougres triment quinze heures par jour.

Et, pour que les malheureux exploités ne rechignent pas, la vermine religieuse est là pour un coup: « Résignez-vous, prenez patience! Le Fils de l'Homme, moins bidard que vous, naquit dans une étable.... »

Ce qui, traduit en bon français, signifie: « Bouffez des patates, ... quand vous en aurez, sirottez de la lance et crevez-vous à la peine pour nous enrichir, nous, vos maîtres, sinon nous vous assommerons à coups de goupillons. Nous sommes toujours les plus puissants sur terre, à preuve ce qui se passe en Espagne! »

Et dire, bondieu, que toute cette foulditude d'avachis courbe l'échine et supporte les pires avanies de la cléricrapule, sans rien faire pour se sortir du trou à mistoufle!

Il suffirait pourtant de vouloir pour réaliser

sur terre ce paradis promis. — pour la saint Glin-Glin, — par la vermine noire.

Mais, voilà le hic! Pour vouloir faut du nerf et de la virilité, — et quand on a rien dans le ventre, c'est pas commode!

A la Cloche de Bois

A Clichy, rue Bonnet, y a une piôle d'un dégueulasse à tout casser.

Le probloc en est en même temps le cloporte, et foutre, le charognard traite ses locatos on ne peut plus mal: l'eau est dans la cour, mais pour qu'on en use peu, le birbe enchaîne le robinet et ne laisse furer de la lance qu'une heure par jour. Tant pis pour les locatos qui sont absents, ils se fouillent et sont réduits à aller remplir leurs seaux aux bornes-fontaines des rues.

Turellement, une pareille turne n'est habitée que par de pauvres purées: des bourgeois ne voudraient pas subir la vacherie d'un tel proprio.

Et il est inutile d'ajouter que les malheureux qui ne peuvent payer leur terme en voient de dures: le vautour n'a pas de pitié pour leur mistoufle!

Heureusement, tous ne courbent pas l'échine! L'autre jour, un des locatos de cette affreuse turne a voulu en décaniller, — sans financer.

Il a fait signe à quelques copains qui, en douceur, l'ont déménagé au nez du proprio. Un des déménageurs, — un réjoui va-bon-train, — racrochait les passants: « Ohé, venez donner un coup de collier! C'est un ami qu'on déménage à la cloche. Vous seriez bien content qu'on en fasse autant pour vous? »

« Parfaitement! » ont dit une demi-douzaine et, s'enquillant dans la turne, ils ont fait chacun un voyage.

Ca rappelle un peu le vieux truc des barricades où les passants étaient priés d'apporter leur pierre, — plus pour faire montre de sympathie envers les insurgés que pour besoin réel.

Quand le déménagement a été baclé, dans la cour, les gas ont entonné à pleins poumons le Chant des anti-proprios et ont gentiment offert leurs services aux locatos désireux de déménager.

Aux croisées, s'alignaient des rangées de têtes de prolos rigouillards, — seul, le vautour, tapi dans son ancre, faisait le mort.

La Chasse aux Étrangers

Notre garce de république ne change pas d'attitude: elle est toujours la gaupe à tout faire des jean-foutre couronnés d'Europe, — aussi disposée à vider les pots-de-chambre qu'à faire la police pour n'importe qui.

L'autre soir, à la sortie de la salle du Commerce, c'est un italien, Malavasi, qui, à son tour, a été arrêté et fichu au bloc.

Son crime?

Il est plus que mince: il se borne à avoir assisté à quelques réunions publiques!

Par le temps qui court, il n'en faut pas davantage, — quand le hasard vous a fait naître hors de France, — pour être collé en prison.

Encore un que nos gouvernants vont envoyer ruminer plus loin sur le mensonge de l'hospitalité républicaine!

—o—

Les Espagnols Portet, Brossa et Sempau qui se trouvaient au nombre des rafés ont été conduits au Havre où ils se sont embarqués pour l'Angleterre.

Mais foutre, ce petit voyage ils l'ont accompli dans de sales conditions: on les a fourrés dans un wagon cellulaire et ils étaient plus comprimés dans leur cage que des harengs saurs dans un baril. Partis de la gare St-Lazare à 11 heures du matin, ils sont arrivés au Havre le lendemain à cinq heures du soir.

Dix-huit heures de supplice!

C'est probablement pour leur prouver que, avec plus d'hypocrisie que les inquisiteurs espagnols, les charognards français savent y faire à torturer leur monde.

Le roussin qui les escortait leur avait promis que la gouvernaille paierait leur trimballement, jusqu'en Angleterre, et, qu'une fois au Havre, on les embarquerait illico.

C'était de la menterie pure!

Au Havre, on les mit confire un tantinet dans une prison de l'endroit et, histoire de se payer leur tête, on les passa à l'anthropométrie pour la seconde fois. Puis, au moment de prendre le bateau, on leur fit payer le voyage.

Maintenant, ils sont à Londres et le séjour de la royale Angleterre, ouvert à tous les proscrits, n'est pas pour faire remonter d'un cran dans leur estime notre cochonne de république!

Lamentations du Bleu

(CHANSON)

Mon commandant, mon capitaine,
Ici, voyez-vous, j'ai trop d'peine:
On m'engueul' mêm' quand j'obéis...
Laissez-moi r'tourner au pays,

Mon commandant, mon capitaine,
Voyez-vous, j'ai vraiment trop d'peine;
Pendant que j'suis au régiment,
Qui c'est qui labourra mon champ?

Mon commandant, mon capitaine,
C'est qu' voyez-vous, j'ai ben d'la peine:
Mes pauv' vieux parents sont si vieux...
Qui donc leur fermerait les yeux?

Mon commandant, mon capitaine,
Si vous saviez comm' j'ai d'la peine!
J'fais qu'penser à ma douce amie,
Et j'pleur'tant que j'peux pas dormi.

Mon commandant, mon capitaine,
Ecoutez, y a un' chos' certaine:
J'suis capabl' d' faire un mauvais coup!
Laissez-moi m'en aller chez nous.

Mon commandant, mon capitaine,
C'est peu d' chose, un pauvre homme en peine:
On s'en amuse, on fait les sourds...
Mais s'rez-vous les plus forts toujours?

L'indignation contre l'Espagne

C'est foutre bien un peu partout. — partout où le récit des monstruosité de Montjuich a pénétré, — que l'indignation monte contre les infâmes tortionnaires de Barcelone.

Les anarchos n'ont pas été seuls à protester; des socialos — et cela les honore bougrement — ont eu à cœur de clamer eux aussi leur indignation contre les monstres d'Espagne.

A Grenelle, le comité central du XV^e a organisé une réunion pour le jeudi 21 courant, pour gueuler son mépris aux inquisiteurs de Montjuich.

D'autre part, le groupe de la jeunesse révolutionnaire du XV^e a, dans sa dernière réunion, protesté contre les monstruosité inquisitoriales commises dans les souterrains de Montjuich envers de braves citoyens dont le seul crime est de combattre l'état social actuel!

A Angers, le groupe socialiste des Droits de l'Homme, dans une réunion tenue le 13 janvier a protesté énergiquement contre les tortures infligées aux prisonniers de la citadelle de Montjuich, rappelant les temps abominables de l'Inquisition et adressée au gouvernement espagnol son plus profond mépris.

A Rouen, le groupe libertaire s'associe aux protestations faites à Paris contre les tortionnaires d'Espagne et constate que, les bourgeois ont, comme toujours, violé les lois de l'humanité.

—o—

Et foutre, y a pas qu'en France où le populo manifeste son indignation!

En Hollande, à la Haye, y a eu l'autre soir une manifestation devant la turne de l'ambassadeur d'Espagne. Le populo a hué les tortionnaires et poussé des grognements de dégoût à l'adresse de Canovas et de toute la clique royale et cafarde de l'Espagne!

La Dépopulation

Depuis quelques semaines, la séquelle de la haute est dans tous ses états: depuis qu'on connaît l'addition du recensement de l'an dernier, c'est une jérémiade sans fin ni cesse à propos du dépeuplage.

Il paraît que les françaises de notre fin-de-siècle en pincet un tantinet pour être fin-de-race: quand, avec un gas qui leur a tapé dans l'œil, elles s'amuse à faire la bête à deux dos, elles prennent tellement de précautions qu'il est bougrement rare qu'il en résulte une enflure avec polichinelle au tiroir.

Ça ne fait pas le joint des capitalos qui ont le trac qu'à ce jeu, — un de ces quatre matins, — la chair humaine se fasse rare sur le marché du travail.

Pensez donc! si les filles du peuple se mettent à imiter les bourgeoises et à restreindre la production des gosses, il va en résulter une sacrée crise.

Non seulement les turbineurs tireront profit de leur rareté pour se faire aussi canulants qu'un boisseau de puces et exiger des tas de choses de leurs patrons; mais encore, le recrutement des troubades sera rendu cotonneux.

Et ce n'est foutre pas tout: les gosselines que les vieux porcs de la haute aiment tant flairer se feront rares elles aussi!

Que faire, pour enrayer ce danger?

Voilà qui préoccupe les chameaucrates bougrement plus que l'accaparement du pain!

Les animaux ont creusé leur citrouille vide et n'y ont guère pêché d'idées.

Ce qu'ils ont trouvé de moins andouillard c'est de seriner un air patriotique: il paraît que les allemandes mettent les bouchées doubles et accouchent d'une telle ribambelle de jumeaux qu'il y a débordement de mômes.

Il s'en suit que si les françaises ne se foutent pas, par patriotisme, à leur faire concurrence sur ce terrain, d'ici peu nous serons inondés par les Germains!

—o—

Ohé, les chameaucrates, tachez de trouver une couleuvre moins gondolante!

Eh foutre, puisque vous me semblez tout désorientés, voulez-vous que je vous serve mon remède contre le dépeuplage?

M'est avis qu'il est moins crûche que le votre.

Donc, voici: ce qui fait que les bonnes bougresses refoulent à la maternité c'est qu'elles songent avec terreur que les gosses sont rudement difficiles à nourrir. Or, y a rien qui fende plus le cœur que d'entendre geindre un enfantelet et de n'avoir rien pour calmer sa fringale!

Puis aussi, vous faites mille misères aux pauvrettes qui, ne sachant encore rien de l'existence, se laissent aller à la bagatelle et font des gosses sans vous demander la permission.

Mais voilà, vous êtes plus furieux de leur désobéissance que joyeux de voir naître un môme qui deviendra votre proie!

Tas de crétins!

Or, si vous en pincez réellement pour que le populo repeuple, faites risette aux filles-igères et supprimez la misère.

Y a fichre pas d'autre solution!

Ce n'est pas dans vos cordes?...

Je m'en doutais, nom de dieu!

Pour lors, taisez vos gueules et endurez le mal!

Et sachez-le, ce mal: le dépeuplage! continuera à exister jusqu'au jour où le populo aura le nez assez creux pour appliquer ma solution!



Les capitalos assassins.

Montceau-les-Mines. — Les bons bougres savent que, depuis quelques années, la gouvernance a donné un hochet aux mineurs, histoire de leur faire prendre leur mal en patience.

Ce hochet, c'est les délégués mineurs.

A certains jours, les types visitent les galeries et font un rapport sur ce qu'ils y reluquent.

Habituellement, quand ils ne se sont pas laissés embobiner par la Compagnie, ils racontent que la mine est en mauvais état, mais comme ils n'ont pas les moyens de forcer les exploiters à faire les réparations nécessaires, leurs visites sont presque toujours platoniques.

La mine n'en est pas mieux entretenue et les accidents y sont aussi fréquents qu'avant l'invention des délégués mineurs.

Et ça sera ainsi, tant qu'il y aura des actionnaires à la clé !

Aujourd'hui, les capitalos veulent de gros profits ; ils cherchent à tirer beaucoup de charbon, avec le moins de frais possibles, — tant pis si les mineurs trinquent ! Un homme leur coûte moins cher qu'un cheval.

Au contraire, quand la vermine exploiteuse aura été foutue au rancard, la mine sera chouette-ment pomponnée : on ne craindra pas d'y faire toutes les réparations utiles, on la pomponnera et, grâce aux perforateurs et à un tas de découvertes scientifiques, le turbin y sera facile.

En attendant, il est cotonneux.

Et, qui plus est, bougrement dangereux !

Les rapports des délégués mineurs en sont une sacrée preuve.

Les premiers jours de janvier, à Montceau, les délégués ont dévalé dans les puits et les ont trouvés dans un sale état.

Le délégué qui a visité le puits Magny a trouvé qu'au plan Mamorat LE BOISAGE MÉRITE D'ÊTRE CONSOLIDÉ ; qu'au plan Georges LE BOISAGE LAISSE À DÉSIRER ; qu'au plan de l'antracite LE MAUVAIS BOISAGE MÉRITE D'ÊTRE REFAIT. Puis, c'est du MAUVAIS AIR qu'il sent partout et il constate que les mineurs n'y peuvent respirer qu'avec peine.

Le délégué qui a navigué dans le puits Sainte Barbe a trouvé DU ROCHER QUI MENACE ÉBOULEMENT au plan Lhenry ; puis DU MAUVAIS BOISAGE ; puis ENCORE DU ROCHER BRANLANT !

Au puits Saint-Louis, ça a été kif-kif bourriquot, sinon pire : à la descente de 178 LES GRANDS CHANTIERS SONT TOUJOURS DANGEREUX. A 170, contrée Lacour, LE BOISAGE EST EN MAUVAIS ÉTAT ; du côté des feux LE BOISAGE EST TOUJOURS PAREIL ; au chantier de la rampe 209 LE BOISAGE EST DANS UN ÉTAT AFFREUX.

Hein, les camaros, voilà un tableau qui n'est pas réjouissant ! Y a pas d'erreur : les gueules noires ont la mort constamment suspendue sur leur tête... Et ils y sont tellement habitués qu'ils n'y pensent plus ! Ils subissent le sort fatal, faute de pouvoir faire autrement.

Et, surtout, n'allez pas croire que les grosses légumes de la mine vont faire entreprendre les réparations nécessaires.

La peau ! Quand les délégués mineurs passeront ils constateront les mêmes dégradations, — encore augmentées.

Et y a foutre pas d'espoir que ça change tant qu'on sera sous la coupe des capitalos.

Que les gueules noires se foutent ça dans le siphon : ils n'ont qu'une chance de salut, la Sociale libératrice !

L'Autorité c'est le mal !

Arcis-sur-Aube. — Le quart-d'œil du patelin, le petit Schnœbelé, se démène, kif-kif une mouche dans une bouteille, pour enrayer la propagande anarchote.

Comme un bon fieu a eu la riche idée de foutre sur l'enseigne de son débit A LA LIBRE ENTENTE, le Schnœbelé est toujours à l'affût ; il voudrait fiche ce bistrot à l'index et, par ses manigances, sa pression, ses intimidations et même ses débinages malpropres, il cherche à empêcher les prolos d'y venir.

Il peut se taper !

Voici sa dernière Schnœberie : il y a quelques jours, un malheureux infirme que la misère met en bisbille avec sa femme, — en vertu du proverbe : quand y a pas de foin au râtelier les chevaux se battent ! — fut amené à la LIBRE ENTENTE par un camaro qui dit qu'il

était plus humain de le faire coucher dans un lit que de le laisser dans la rue.

Le lendemain, à la première heure, procès-verbal du policier au copain de la LIBRE ENTENTE pour retard dans l'inscription sur le registre des logeurs.

Cette dernière frasque a permis au camarade d'aller devant le jugeur dire en substance : « Mossieu le commissaire de police, en fonctionnaire zélé, m'a dressé procès-verbal, comme c'était son devoir, en vertu de l'article tant du Code Pénal. Je suis le premier à le féliciter de sa vigilance car en agissant ainsi il m'a démontré, une fois de plus, ce que je savais déjà : c'est que l'autorité n'engendre que le mal. J'ai fait une bonne action et on me punit. Si je n'étais déjà anarchiste, je le deviendrais... »

Gueule du jugeur et surtout du quart-d'œil !

Cette preuve de l'action néfaste du gouvernement n'a coûté au bon fieu que quarante sous d'amende.

Exploiteur roulé.

Warcq, un petiot patelin des Ardennes, est infesté par un grand exploitier que j'ai déjà eu l'occasion de passer à l'astique.

Et foutre, c'est pas la dernière fois !

Cet animal vient de remporter une sacrée veste : à trop serrer la vis à ses prolos et à vouloir être le roi du pays il n'a réussi qu'à se faire exécuter et à faire des révoltés.

Ne s'était-il pas imaginé de monter une boulangerie et de forcer ses ouvriers à se fournir de bricheton chez lui.

Mais, ah ouat ! autant en a emporté le vent.

Sa boulangerie a été un four, — un four tellement grand qu'on n'y cuit plus, faute de clients.

Le populo de Warcq a compris que cet exploitier, qu'on a décoré parce que ses prolos ont bien turbiné, cherchait avec sa boulangerie à faire d'une pierre deux coups : tenir ses ouvriers davantage rivés à lui et, en même temps, se faire mousser et poser au philanthrope.

Peut-être guignait-il la décoration du poireau ?

On t'en foutra des poireaux par le travers de la gueule, espèce de poire exploiteuse !

Chieur d'encre crossé !

Creil. — Il y a quelque temps, un prolo des forges de Montataire, Beaujard, était écrabouillé au cours de son travail.

Y eut foule à son enterrement et, sur sa tombe, le citoyen Andrieux, de la Maison du Peuple de Paris, affirma que le pauvre bougre était une victime de la rapacité capitaliste, car avec un matériel en bon état, sa mort eût été évitée.

Là-dessus, les capitalos firent aboyer les larbins de la presse locale qui ne se firent pas faute de baver sur les turbineurs qui endurent avec impatience l'exploitation capitaliste.

Pour lors, les groupes de Creil et de Montataire emmanchèrent une réunion contradictoire, invitant le chieur d'encre, Gonthier, de la GAZETTE DE CREIL, à venir répéter ses salopises.

Le birbe est resté chez lui !

Parmi les orateurs, à noter Marcel Sembat qui, quoique député, a bien jaspiné : « Ne comptez pas sur les conférenciers de Paris, opérez vous-mêmes ! Groupez-vous, discutez entre vous, tachez de devenir des orateurs et formez bloc pour marcher à la démolition du régime actuel. »

Comme ni lui ni d'autres n'ont parlé d'élections, tout s'est bien passé !

Ensuite, un copain est venu foutre son grain de sel dans la discussion ; lui aussi a crossé les exploiters de la région et a conclu en montrant que la révolution n'aura atteint son but que le jour où le populo sera débarrassé des parasites de tout poil : prêtres, patrons, soldats et gouvernants.

Mauvaise foi patronale

Trélazé. — Les patrons ardoisiers avaient promis, il y a déjà un sacré temps, d'augmenter la paye de leurs prolos quand le stock d'ardoises qu'ils avaient en magasin serait épuisé.

Le stock est épuisé et, comme de juste, les singes ne tiennent pas leur promesse.

Le contraire serait renversant !

Seulement, il se pourrait que ces sacrépants d'exploiteurs y trouvent un cheveu : les prolos ardoisiers ne sont pas des fausses-couches, c'est des gas à poil qui ne se laisseront pas plumer sans crier.

Ils commencent à la trouver mauvaise et ils s'alignent pour forcer les patrons à mettre leur promesse à exécution.

Ils ont raison, mille bombardes, de ne pas se laisser faire ! Car, y a pas à tortiller, le jour où on cède aux exigences patronales, si peu que ça soit, on est flambés : de fil en aiguille les capitalos serrent la vis et quand on les laisse être crapules, c'est pour de bon !

Ratichonnades

Guérigny est un patelin de la Nièvre où les bigottes qui ne sont pas encore aussi racornies que des peaux de bique sont dans la désolation.

Elles avaient un curé qui, en compagnie de son vicaire et d'un ratichon ami, menait une vie de patachon. C'est foutre pas ces trois frocards qui ont contribué à la dépopulation de la France !

Ces corbeaux-là se payaient des noces à tout casser, — et ils n'oubliaient pas le sexe !

La supérieure du couvent, une vieille gue-non, plus laide que les sept péchés capitaux, et chipie en diable, est allée casser du sucre à mossieu l'évêque.

Sur ce, le curé et le vicaire ont été fichus à la porte.

Mais, avant de prendre la poudre d'escampette, le ratichon est monté en chaire et s'est fendu d'un sermon gondolant :

« Mes très chers frères, qu'il a dégoisé, la supérieure jalouse de ma popularité m'a débiné parce que je ne fréquente pas les riches et que j'en pince pour les bonheurs terrestres. Dam, je crache pas dessus... on m'a dit que c'était pas fait pour mesurer de l'avoine, et j'ai voulu m'en rendre compte, malgré mes jupons... »

« Si j'avais peloté les riches et que j'ai été intolérant on n'en aurait pas balancé. Mon métier de curé exigeait que je parle de religion comme le vôtre est de travailler le fer ou de mener la charrue... Je m'en vais et je me moque des débineurs ! »

Mille tonnerres, il n'est pas trop toc, le frocard !

Si donc, ainsi qu'il l'a déclaré, il ne jacassait de religion que par métier, qu'il fiche son froc aux orties et change de profession.

Il n'aurait pas de peine à trouver une occupation plus honorable que celle de ratichon.

Mouchardise cafarde

Nevers — Un torchon puant qui, en place d'encre, s'imprime avec de la bouse de vache, la CROIX DU NIVERNAIS, ne se contente pas d'abrutir le populo ; voici qu'il se met sur le pied de faire de la mouchardise.

Il ne lui manquait que ça pour être plus infect qu'une vomissure !

L'autre jour, ce torchecul dénonçait le vendeur du PÈRE PEINARD qui, paraît-il, ne se bornant pas à gueuler le titre du caneton, donne un croc-en-jambe à la loi et crie le contenu.

Que ce soit exact ou pas, c'est pas mon affaire !

Mais, nom de dieu, ce que je sais, c'est que, en imprimant ça, la CROIX en question a fait œuvre de sale mouchardise.

En toutes les langues ça ne s'appelle pas autrement !

Collectos recruteurs de roussins

Roubaix. — Les conseillers cipaux du patelin, qui sont en grande majorité des collectos pur jus, viennent de se distinguer d'une sale façon :

Ils viennent d'augmenter l'effectif de la police !

C'est peut-être pour pouvoir plus facilement rétablir la corvée, le jour où Guesde-Mahomet sera président de la R. F.

En tous cas, c'est la preuve que le socialisme parlementaire n'est que de la roupie anti-socialiste ; c'est une marchandise frelatée qu'on sert au populo sous une étiquette mensongère.

Le socialisme, tel qu'il était compris il y a quinze et dix-huit ans, — même par Guesde, — et tel qu'il est compris encore par les socialos sans ambition, devait supprimer tous les parasites, à commencer par les policiers qui sont les plus infects des parasites !

« Aujourd'hui, c'est plus ça ! Non seulement les guesdistes ne suppriment pas les roussins existants mais encore ils en créent de nouveaux. »

Y a foutre pas mèche d'être plus dégueulasses !

« Tout de même, ça ne s'est pas fait sans tirage : tous les conseillers cipaux n'en sont pas encore arrivés au degré d'avachissement de Ca-

rette et il s'en est trouvé quatorze pour refuser d'augmenter le nombre des policiers.

Que ceux là prennent garde, Guesde va les avoir à l'œil : ils manifestent des tendances anarchiques qui peuvent les conduire loin...

Le projet d'augmenter l'effectif de la police était inscrit dans le budget de 1897. Quand on en vint à la discussion de ce chapitre le citoyen Derzelle prit la parole et s'y opposa ; il montra qu'à Roubaix y a, comparativement au chiffre d'habitants, davantage de roussins qu'à Tourcoing. En tout, commissaires, police secrète, sergots, etc, Roubaix a 119 pestailles, tandis que si, proportionnellement au chiffre d'habitants, il n'y avait que la même dose qu'à Tourcoing, y en aurait que 98.

Et le citoyen Derzelle conclut que le chiffre de roussins qui suffit à Tourcoing devrait grandement suffire à Roubaix.

Ah ouat ! Mossieu le maire, l'illustre Carette a appuyé sur la chanterelle et démontré que Roubaix a besoin de dix nouveaux roussins.

Et l'augmentation de la police a été votée par 16 voix contre 14 !

Les 16 jean-foutre en question ont mérité la bénédiction de Guesde !

Voilà qui est bougrement triste : des socialos racleurs de roussins !... Qui aurait cru ça, y a quelques années ?

Si les bons bougres qui coupent dans les trouduqueries votardes ne sont pas encore écœurés, c'est qu'ils sont bouchés à l'éméri.

Toutes ces saloperies prouvent une chose qui devient de plus en plus palpable, c'est que les seuls et uniques socialos, sont ceux qui ne veulent plus ni patrons ni maîtres et qui, au lieu de chercher à décrocher des places et à vivre en bourgeois dans la société actuelle, n'ont qu'un dada, le grand chambard.

Ceux-là, de quel bord sont-ils ?

Pas de celui à Guesde, sûrement non !

Opinions diverses, — actes pareils !

Marseille est aussi sous la coupe d'une municipalité socialarde, — et les marseillais n'en sont pas plus à la hauteur pour ça.

Mossieu le maire, Flaissières, tout comme son copain de Lyon, le Gailleton, s'en prend aux marchands des rues.

Le maire lyonnais, Gailleton, est un vieux jean-foutre opportuniste ; Flaissières, plus jeune et plus finaud, arbore un socialisme pâlot.

Malgré qu'elles semblent différentes, les opinions de l'un et de l'autre peuvent se foutre dans le même sac : comme hablerie et montage de coups au populo, c'est kif-kif !

Quant à leurs façons d'agir les deux maires peuvent se donner la main : leur muflerie est égale et aussi leur haine des pauvres gens.

Le maire opportuniste de Lyon s'en prend aux marchands des rues et le maire socialo de Marseille fait pareil, — en quoi donc différent-ils ?

En rien, nom de dieu !

Flaissières vient d'interdire aux vendeurs et revendeuses qui ne sont pas français de vendre dans les rues de Marseille.

C'est par des salauderies pareilles qu'on entretient les haines entre peuples.

On peut, par là, se faire une idée du socialisme du maire de Marseille — et des conseillers cipaux qui le laissent faire ! Les birbes se prétendent internationalistes quand ils ont intérêt à se faire gober du populo, mais dès que, grâce à leurs flatteries, ils ont pris place à l'aube gouvernementale, pour que ça dure longtemps, ils retournent leur veste et agissent comme des bourgeois et des chauvins.

Or donc, ne jugeons plus les hommes d'après leur programme ; les idées qu'ils arborent à la boutonnière ne sont que de la parade, — jugeons-les d'après leurs agissements.

Les actes, y a que ça de vrai !

AUX CAMARADES

Les camarades Ernest Girault et Francis Prost, de l'Internationale scientifique, vont partir au commencement de février faire une tournée de propagande ; les villes qu'ils vont suivre sont les suivantes : Nevers, Moulins, Montluçon, Commentry, Roanne, St-Etienne, Villefranche, Givors, Lyon, Valence, Romans, Avignon, Marseille, Aubagne, Toulon, Nice, Valleris ; retour par les contrées de l'Isère et du Jura.

Les camarades de ces villes sont priés d'entrer en relations avec le camarade Prost pour l'organisation des réunions. Les camarades qui pourraient envoyer des fonds assureraient la réussite de la tournée.

Ecrire à Prost au bureau du Père Peinard, 15, rue Lavieuville, Paris.



Belgique. — Dans le bassin de Liège, les patrons ont une sacrée chiasse : tout dernièrement ils ont fait des démarches collectives pour obtenir de la gouvernance qu'elle prenne des mesures spéciales pour les préserver des sales coups que les prolos prennent l'habitude de leur fiche.

En effet, il paraît que dans ces parages il ne se passe quasiment pas de semaine sans qu'un exploitateur reçoive un atout.

Pas plus tard que lundi, un capitalo de Verriers, le sieur Jules Pirene, patron d'un grand baigne, à Andrimont, a été accosté à la sortie de son domicile par un prolo, nommé Tesson, qui, pour se venger d'avoir été frappé de quarante sous d'amende, a tiré cinq coups de revolver sur le singe, l'a mouché à la tête et attigé salement.

Le capitalo est au lit et le prolo au bloc !

Donc, les exploiters se plaignent de la fréquence d'actes pareils et réclament protection à la gouvernance.

Pauvres couillons ! Ce que l'Etat fera en leur faveur aura autant d'influence qu'un cautère foutu sur une gigue de la Tour Eiffel.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de remède ?

Si, foutre ! Que les patrons s'accoutument à être moins charognards, qu'ils adoucissent leurs mœurs, rentrent leurs griffes exploiteuses, augmentent la paye, diminuent les heures de travail, suppriment les amendes et mettent au rancart tout ce qui horripile leurs prolos.

Qu'ils fassent ça et ils s'en trouveront mieux que de l'intervention gouvernementale !

Je ne veux foutre pas prétendre que, désormais, leur carcasse sera invulnérable. Tout de même, n'étant plus exaspérés, leurs prolos les considéreront avec moins de haine et attendront — avec d'autant plus de patience que la vie leur sera rendue plus douce, — le moment psychologique où le populo secouera la vermine patronale et gouvernementale et s'alignera pour vivre libre.

En Allemagne, la grève de Hambourg continue.

On peut voir par ce seul fait combien étaient mensongers les tuyaux donnés par les quotidiens qui, il y a une quinzaine, claironnaient le fiasco de la grève.

Les torchons bourgeois ont la malpropre habitude de prendre leur mot d'ordre chez les richards. Aussi, on est renseignés que ça fait peur !

Par exemple, les quotidiens nous ont seriné que les grévistes restaient à se rouler les pouces. C'est foutre pas vrai !

D'Amérique arrive la confirmation du contraire : l'Ami des Ouvriers raconte que le 15 décembre, les grévistes de Hambourg ont mis le feu à plusieurs bâtiments et que le 16 ils se sont tamponnés, à diverses reprises, avec la police.

Espagne. — Si Canovas et toute la fripouille royale espère cimenter son règne avec le sang des anarchos de Barcelone, les bandits se foutent profondément le doigt dans le croupion.

La misère est grande en Espagne et elle ne fait que croître et embellir.

Et comme les Espagnols sont des gas costauds, il peut suffire d'un rien pour les foutre carrément en révolte.

Voici un échantillon de la mistouffe que le populo endure de l'autre côté des Pyrénées : à Ecija, des groupes d'hommes et de femmes, souffrant de la faim, se jettent sur les charrettes qui transportent le pain dans les fermes.

Turellement, ça ne se passe pas sans grabuge et il en résulte de nombreuses collisions.

Et ce n'est pas tout !

Les passants sont rançonnés et les mistouffiers leur demandent l'aumône, un gourdin à la main.

Les types qui ont de l'oseille ont une sacrée trouille et n'osent sortir de chez eux pendant la nuit.

Les pandores protègent les convois de pain destinés à la ville.

Hein, les bons bougres, pour un tableau de mistouffe, triste et noire, en voilà un qui n'est pas piqué des vers.

Et le patelin d'Ecija n'est pas une exception :

on peut presque affirmer que, d'un bout de l'Espagne à l'autre, c'est kif-kif bourriquot !

Et, à ceux qui trouveraient épatant que ça dure ainsi, sans coup de chien, je répondrai que la cause en est à l'épaisse couche de crasseuse ignorance dont est enduite la masse du populo espagnol.

Si ce n'était l'ignorance, ça changerait vite, nom de dieu !

Australie. — Quoique l'Australie perche aux cinq cents diables, à l'autre bout du monde, il ne faut pas croire que le populo y soit niguedouille.

Foutre non ! Les Australiens sont bougrement plus marioles que nous : ils pataugent actuellement en plein socialisme d'Etat et ils ne croient pas, pour cela, la Révolution faite. Y a belle lurette qu'ils ont la journée de huit heures, ce qui n'a coupé la chique ni à la mistouffe, ni au chômage.

Turellement, y a des députés socialos et ce sont des birbes de même farine que la clique guesdiste.

A preuve la babillarde suivante du copain Andrews qui édite à Melbourne un chouette caneton intitulé *Reason* :

La Chose Maudite

Dans une conférence à Melbourne au local de la *Free Discussion Society*, le 6 décembre 96, j'ai développé l'idée de la co-opération en antagonisme avec l'idée politique. Les unions de métier, les sociétés de bienveillance mutuelle, les révolutions populaires sont des exemples de la co-opération. Il faudrait chercher le moyen d'établir les institutions de la société réformée, avant la révolution qui ébranlera les vieux préjugés.

Quand j'eus fini, E.-M. Stughes, député socialiste dans le parlement de la colonie voisine de Nouvelle Galle du Sud, prit la parole et étonna tous les assistants : Il affirma que tous les efforts volontaires ne sont que des pièges pour faire retomber le prolo dans les mains des capitalistes ! que l'action volontaire est une illusion pernicieuse comme la protection tarifiste ! Il faut donc, dit-il, se fier à la loi ; pendant deux mille ans nous avons eu la loi « tu ne voleras point » et nous volons encore jusqu'au diable ; c'est pourquoi nous avons besoin de beaucoup plus de lois que nous n'en avons. Enfin, le peuple doit répudier cette chose MAUDITE, L'EFFORT VOLONTAIRE !

A notre avis, cette phrase mérite une renommée internationale, afin de démontrer que l'idéal de ces gens de la politique n'est que du crétinisme pur.

J. ANDREWS.

Cré pétard, il faut que le député socialo Stughes en ait une sacrée couche pour dégoûter une ânerie pareille, surtout en Australie où le populo a bougrement d'initiative et n'est pas assez cruche pour attendre, pendant des siècles, que la gouvernance agisse pour lui.

Grâce au député Stughes, nous savons désormais, — sans qu'il y ait mèche d'en douter, — que la pantoufflerie est un produit humain qui se développe sous tous les climats !

ENTRE PAYSANS

Une des meilleures brochures de propagande est *Entre Paysans*. Son éloge n'est plus à faire. Beaucoup de camarades la demandent en vain car tous les anciens tirages sont épuisés.

Nous en préparons une nouvelle édition qui paraîtra d'ici peu.

Mais, comme *Entre Paysans* est une brochure assez volumineuse — 64 pages — il est indispensable de la tirer à un très grand nombre d'exemplaires pour parvenir à couvrir les frais.

Pour faciliter sa publication, appel est fait à l'initiative des camarades qui, à différentes reprises ont réclamé des *Entre Paysans*, afin qu'ils souscrivent, dès maintenant, le plus grand nombre d'exemplaires que leurs ressources leur permettront, aux prix suivants :

1 exempl.	0 fr. 10	franco	0 fr. 15
10	—	—	1 fr. 25
100	—	—	7 fr.
500	—	—	30 fr. »

On souscrit aux bureaux du Père Peinard, 15, rue Lavieuville, Montmartre, Paris.

Collecte à Tivoli 9 fr. 20 — A Trianon-Concert 14 fr. 15 — Total : 23 fr. 35, versés à des copains nécessiteux.

Le compagnon Philippe se propose de faire une tournée de propagande aux alentours de Reims ; les camarades qui sont partisans de cette besogne peuvent se mettre en relations avec Philippe, 30 rue de Metz, Reims.

RICHES INITIATIVES

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

Bon-Prime de LA CLAMEUR

Versement à effectuer au journal _____

Abonnement à servir à _____

pour _____ mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grêle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *la Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *la Clameur*.

Inutile de revenir sur la combinaison de Mercier, cordonnier à Trélazé, qui aux camarades lui versant, en bloc ou par fractions, les 2. 50 d'un petit coupon de *la Clameur*, offre la chance de se faire confectionner à l'œil une paire de croquenots.

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne (Loire) fera, sur toute bécane qui lui sera achetée avec le bon-prime de *LA CLAMEUR* une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle 97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et à billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Galus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette.) Poids total : 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

Communications

Paris. — *Jeunesse Libertaire* du XV^e arrondissement, chez Béra, 116, boulevard de Grenelle.

Le jeudi 21 janvier, le groupe convie les copains à venir en nombre à la réunion organisée par le groupe socialiste du XV^e, salle du Centenaire, 48, rue des Entrepreneurs.

Ordre du jour : *La réaction en France; la Révolution cubaine.*

Entrée : 25 centimes.

— Dimanche 24 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, chez Béra, soirée familiale précédée d'une causerie sur le rôle de l'anarchiste dans la société actuelle, par Evariste Laurent. Chants et poésies révolutionnaires.

La jeunesse est spécialement invitée.

— Le Comité de propagande de la grève générale, issu du Congrès de Tours, invite tous les travailleurs à assister à la grande réunion publique qui aura lieu samedi 23 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle du Commerce, 94, rue du Faubourg-du-Temple.

Ordre du jour : grève générale en Belgique et à Hambourg.

Prix d'entrée pour les frais de la salle : 20 centimes.

— Dimanche, 24 janvier, à 2 heures de

l'après-midi, salle du Commerce, 94, faubourg du Temple, grande réunion publique, organisée par l'*Internationale Scientifique*.

Ordre du jour : Ce qui se passe dans les asiles dits d'aliénés; la liberté individuelle.

Orateurs : Tortelier, Francis Prost, E. Girault, Elie Murmain, Raubineau.

Entrée : 30 centimes (pour couvrir les frais).

— Groupe de propagande libertaire du XI^e arrondissement. Dimanche 31 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Julien-Juge, 127 bis, avenue Philippe-Auguste, soirée familiale.

Causerie par un camarade; chants, récits révolutionnaires. Le père Lapurge est invité.

Levallois-Perret. — *La Lutte Sociale*, réunion publique et contradictoire le samedi 23 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Voltaire, 75, rue Voltaire (place de la République).

Sujet : l'Inquisition en Espagne.

Orateurs : Tennevin, Tortelier, Prost, Girault.

Entrée : 25 centimes, au bénéfice de la propagande anti-cléricale.

Saint-Denis. — Groupe d'études sociales — *l'Idée ouvrière*, réunion chez Pavoine, rue Samson, 28, tous les samedis à 8 heures 1/2.

Cette. — Les camarades de Cette se réunissent tous les jeudis et samedis au café débit Isoirt, 2, route Nationale.

Reims. — Samedi 23 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, salle Darsonval, rue Mont-d'Arène, conférence publique et contradictoire sur :

- 1° L'Inquisition en Espagne;
 - 2° Les anarchistes; ce qu'ils veulent.
- Prix d'entrée : 15 centimes.

Rouen. — Les libertaires se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2. Causerie, lectures et chants.

Demander le lieu de réunion au vendeur.

— Le camarade Bordenave, 42, rue Martainville, crie le canard dans les rues et porte à domicile, ainsi que toutes les publications libertaires.

Bruxelles. — Groupe d'études sociales. Samedi 23 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, *Aux deux Nègres* (distillerie Monico), rue de la Colline. Continuation de la discussion du 16 courant.

Un camarade socialiste prendra la parole. Un droit d'entrée de 10 centimes sera exigé par personne afin de couvrir les frais.

— Cercle *L'Endehors*. Le camarade Jean d'Antan se tiendra à la disposition des copains pour la rentrée des cartes de la fête du 10 janvier, le samedi 23 courant, *Aux Deux Nègres*, rue de la Colline.

Marseille. — Les camarades qui doivent faire réparer l'*Agitateur* font appel aux groupements anarchistes qui ont reçu des listes de souscription de les faire parvenir au camarade Victor Rapalle, 8, quai du Port, Bar du Gd-Orient.

Ceux qui désireraient les listes n'auront qu'à en demander, nous nous empresserons de leur en envoyer, et les prions de les faire circuler le plus et surtout le plus vite possible.

Un organe libertaire n'étant jamais de trop il ne suffit pas de le faire paraître, il faut en assurer les numéros suivants. Que les centres régionaux se concertent, qu'ils assurent une vente de 500 exemplaires, et le journal pourra être assuré. Si plusieurs villes peuvent s'entendre pour avoir leur Chronique Régionale, qu'ils nous écrivent; de notre côté nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir de faire.

Nous comptons sur toutes les énergies morales et pécuniaires, pour l'apparition avant la fin Janvier.

Victor Rapalle.

Troyes. — Les camarades de Troyes organisent plusieurs meetings de protestation contre l'Inquisition en Espagne. L'un aura lieu le samedi et l'autre le dimanche, avec le concours du camarade Martinet de Troyes.

Lys-lez-Lannoy. — Les groupes et camarades qui désireraient les photographies des martyrs de Chicago et autres peuvent s'adresser chez Louis Lezy, rue de Chanzy, à Lys-lez-Lannoy. Prix: 0 fr. 75, dont une partie pour *La Clameur*.

Rouen. — Les libertaires se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2. Causerie par un camarade.

Demander le lieu de réunion au vendeur.

— Le camarade Bordenave, 42, rue Martainville, crie le canard dans les rues et porte à domicile, ainsi que toutes les publications libertaires.

Petite Poste

S. Roubaix. — R. Toulouse. — R. Roanne. — M. Bradford. — B. Agen. — D. Lille. — J. Chalon-sur-Saône. — C. Havre. — L. Montceau. — B. Leystonstone. — G. Tarascon. — A. Niort. — G. Bourgoin. — G. Domarain. — C. Pompignan. — G. Genève. — R. Tenez. — O. Toulon. — T. Villers-Semeuse. — E. Die. — L. Cognac. — T. Puyblin. — V. Pitsburg (par T. N.). — B. Leeds. — L. Saint-Louis. — C. New-York. — V. Reims. — J. Millau. — M. Lyon. — T. Haudrey. — T. Alais. — V. Nîmes. — B. Rouen. — W. Fresseneville. — L. Brest. — G. Tarare. — P. Trélazé. — R. Le Breuil. — B. Angers. — G. Carmaux. — L. Bruxelles. — Reçu règlements, merci.

POUR GRAISSER LE TIRE-PIED DU PERE PEINARD. — Copains de Roanne, 3 fr. — G. Genève, 3 fr. — T. Puyblin, 0.50. — B. Leeds, 1 fr. 50. — C. New-York, 3 fr. — Georges L., 2 fr. 10.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES, LES MARCHANDS DE JOURNAUX & AUX BIBLIOTHÈQUES DES GARES

RÉCLAMEZ ET AHETEZ

L'ALMANACH

DU

PÈRE PEINARD

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrasser les boyaux de la tête.

Texte. — Je vous la souhaite! — Ruminades sur le calendrier. — Les quatre saisons. — L'alignement des mois, avec la concordance du calendrier crétin et du calendrier révolutionnaire. — Eclipses et marées. — C'est la ville de la Douleur, poésie d'Emile Verhaeren. — Miracles industriels. — La complainte du Bleu, avec la musique. — Binaire pour économiser 900 millions. — Le prix des bouffes-galette. — Les légendes historiques. — La chanson du gas, par le père Lapurge, avec la musique. — L'abrutisseur populaire. — Dans les Syndicates. — Chant international, par Louise Michel, paroles et musique. — Les veillées du Père Barbassou. — Au pays des Mois.

Gravures. — Couverture illustrée en couleurs. — L'automne, l'hiver, le printemps et l'été. — C'est la ville de la Douleur. — Image pour les loupiots. — Avant l'élection : Tartempion, candidat promet la lune. — Après l'élection : comment il tient sa promesse. — En marche et à la boîte. — Le patriote et l'anarchiste (extrait de *The Journal* de New-York). — Le char de l'Etat, d'après Cynicus. — La guerre chasse l'Art et l'Industrie (extrait du journal allemand *Simplicissimus*). — Le gas. — La grande victorieuse. — Quel gros cochon! — La remonte des mineurs, d'après Constantin Meunier, par Luce.

Prix de l'Almanach : 25 cent.

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD.

EN VENTE AUX BUREAUX DU " PÈRE PEINARD "

	Aux bureaux	France
<i>Variations Guesdistes</i> , Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées, par Émile Pouget (broch.)	0.10	0.15
<i>L'Almanach du Père Peinard</i> , pour 1896...	0.25	0.35
<i>L'Art et la Révolte</i> , broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
<i>Gueules Noires</i> , album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
<i>Endehors</i> , par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
<i>Le Pain Gratuit</i> , par Barrucand, le volume..	1.00	1.30
<i>La Grande Famille</i> , par J. Grave, le volume..	2.50	2.80
<i>La Société Future</i> , le volume.....	2.50	2.80
<i>La Conquête du Pain</i> , par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
<i>Les Joyeusetés de l'Œil</i> , par C. Malato, le volume.....	2.50	2.8
<i>Le Socialisme et le Congrès de Londres</i> , par Hamon, le volume.....	2.50	2.8
La collection de <i>La Sociale</i> , 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
<i>Le Père Peinard</i> , années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.6

LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le gérant : C. FAVIER.
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris

A propos de la dépopulation !



Maudite!... Parce qu'elle a eu des gosses sans la permission de mossieu le maire!